

Depuis avril 2004, les habitants de trois quartiers d'Angoulême, Basseau, Ma Campagne et La Grande Garenne, participent à une étude menée par une équipe de sociologues bordelais et angoumoisins

Par Anh-Gaëlle Truong Photos Claude Pauquet

# Sociologie d'un repli

« **N**ous avançons prudemment, sans préjuger de ce que nous recherchons. Néanmoins, notre fil conducteur est la compréhension des logiques de repli sur soi et de fermeture aux autres attestées dans ces quartiers populaires », explique Didier Lapeyronnie, professeur de sociologie à l'Université de Bordeaux 2 et responsable de l'étude sur les habitants des quartiers populaires en France.

Mais comment définir ces quartiers ? Laurent Courtois, doctorant et membre de l'équipe de recherche, les connaît bien. Il a grandi à La Grande Garenne et est aujourd'hui directeur-adjoint de l'association de prévention spécialisée d'Angoulême (Apsa). Il fait les présentations : « *Il y a encore des quartiers ouvriers mais surtout des niveaux de vie précaires, avec pauvreté et chômage. Quant à Basseau, où les tensions sont réelles, le quartier subit en plus une image médiatique toujours délictueuse. Typiques des villes moyennes, ces quartiers centralisent aussi une question cruciale : Angoulême est la ville de la région qui accueille le plus de personnes immigrées.* »

## LE DIALOGUE CRÉE DES CITOYENS

La méthode utilisée pour cette étude de longue haleine mérite qu'on s'y arrête. Développée par le sociologue Alain Touraine et mise en pratique notamment dans *La Galère* de François Dubet, la sociologie d'intervention place les participants au rang d'acteur et valorise leur parole. « *Le but n'est pas qu'ils répondent seulement à nos questions. Au contraire, ce sont celles qu'ils se posent qui nous intéressent* », précise Didier Lapeyronnie.

A ce jour, quatre groupes d'une quinzaine d'habi-

tants ont été constitués, deux groupes de jeunes et deux groupes d'adultes. Les participants sont volontaires et ne répondent à aucun critère de représentativité. Cadres et propriétaires de logements côtoient chômeurs, ouvriers et locataires.

Chaque groupe s'est réuni une dizaine de fois pour rencontrer un représentant d'une institution différente. Le maire d'Angoulême, un capitaine de police, un juge du tribunal de grande instance de Bobigny, des journalistes du *Monde* et de la *Charente Libre* se sont succédé dans une ambiance « *souvent tendue, parfois drôle, toujours respectueuse* », insistent les sociologues.

Les rencontres des jeunes avec la presse ont donné lieu à de « *belles engueulades* ». Mais sur la base du jeu des reproches – publication des noms lors des arrestations, choix des photos pour illustrer la délinquance – et des explications, un dialogue s'est établi. Appréciant l'espace de parole qui leur était laissé selon le principe « *votre parole vaut la nôtre* », les habitants, jeunes comme adultes, ont pleinement adhéré.

« *C'est un espace de conflit générant de la citoyenneté. La démocratie participative n'est pas le but des réunions mais des liens de solidarité se créent qui échappent au cadre de la recherche* », se réjouit Laurent Courtois. Depuis, les habitants de La Grande Garenne ont créé un collectif de locataires. Certains, jeunes ou adultes, ont aussi fait la démarche d'aller individuellement à la rencontre des institutions.

En réfléchissant sur les relations qu'ils entretiennent avec les institutions, les participants se sont sentis de nouveau investis. Didier Lapeyronnie et Laurent Courtois, assistés de Sonia Loste, ont tout enregistré, sachant qu'ils auront la lourde tâche d'analyser « *une réalité en mouvement* ».

## REPLI ET FRAGMENTATION DE LA CITÉ

Alors qu'une nouvelle vague de rencontres se prépare, avec notamment la constitution d'un groupe de filles, singulièrement absentes des réunions précédentes, des pistes s'ouvrent d'ores et déjà aux chercheurs : le poids de la discrimination, de la violence, de la baisse du niveau de vie. Une logique de la fermeture se dessine tandis que le poids de la famille dans les cités apparaît comme un thème à approfondir.

Pour Didier Lapeyronnie, les quartiers d'Angoulême ne sont pas des ghettos, c'est-à-dire que les habitants ne sont pas totalement isolés de l'extérieur de la cité. *«En revanche, constate-t-il, beaucoup de gens finissent par trouver qu'on est bien entre soi. En effet, rester entre pauvres permet de se protéger collectivement. Mais, individuellement, cela freine l'ouverture psychologique et culturelle aux autres et donc handicapé.»* Laurent Courtois poursuit : *«Les gens ont rarement demandé à habiter ces quartiers. Les personnes immigrées sont les premières victimes des réalités économiques et sont donc les*

*premières à aller vers des logements plus accessibles financièrement. Les gens qui ont de l'argent ont le choix. Et ils choisissent de partir.»* Comme le souligne son professeur, *«les habitants des cités sont comme assignés à résidence».*

Outre ce repli, un sentiment profond d'être dénigrés par les autres quartiers, le centre-ville en particulier, et non reconnus par les institutions prédomine dans les entretiens. *«Ce manque de reconnaissance est un facteur important du manque d'estime de soi qui caractérise les habitants»*, souligne Laurent Courtois en ajoutant que *«cette logique est accentuée par l'attitude des institutions qui ne légitiment ni les travailleurs sociaux, ni la police qui, sur le terrain, n'ont aucune reconnaissance non plus et sont exhortés à contrôler et à réprimer.»*

A partir de toutes ces données, l'équipe de sociologues tentera de mettre en avant le fonctionnement de la cité qui, tout en se repliant sur elle-même, se fragmente. *«Perçue comme un bloc de l'extérieur, elle est en fait régie par des règles différentes selon qu'elles s'appliquent entre garçons, entre filles, dans la famille ou dans la rue.»*

Initiée à Angoulême, l'étude s'étendra peut-être à d'autres zones, comme Poitiers ou Paris. *«Mais il faut du temps et de la patience. La méthode coûte cher et l'extension de son champ de recherche dépend donc de financements qui ne sont pas encore acquis.»* Le résultat doit, de toute manière, être publié. Les chercheurs se sont donné 2006 comme date butoir. ■

Laurent Courtois, sociologue, dans le quartier de La Grande Garenne à Angoulême.

